

André Carlier, inspecteur diocésain principal honoraire, nous partage « en une fois » les trois articles qu'il a rédigés pour le journal « Dimanche » de la paroisse Saint-Géry de Braine-le-Comte.

« Een stoere kerel »

Le 15 mai 1858, un certain Joseph De Veuster quittait Ninde, un hameau de Tremelo, son village natal, et arrivait à Braine-le-Comte. Il avait 18 ans et venait y séjourner pour plusieurs mois en vue d'y apprendre le français, une langue tellement nécessaire pour lui que l'on destinait à reprendre le commerce familial de grains...

Cette anecdote aurait pu être oubliée depuis longtemps si ce jeune homme, semblable à première vue en bien des points à tant d'autres jeunes de son temps et de tous les temps, n'allait se faire connaître dans le monde entier sous le nom de **Père Damien**, ce prêtre qui a consacré sa vie à ceux qui souffraient de cette maladie incurable, pénible et répugnante qu'était la lèpre à l'époque.

Mais qui était-il donc ?

Joseph naît le 3 janvier 1840 de François et Anne-Catherine (Cato), paysans courageux et catholiques à la foi très fervente.

Même si la fortune de la famille connaît des hauts des bas (elle dépend, en effet, des aléas du temps et des inondations fréquentes de ce bout de terre entre la Dyle et son petit affluent, le Laak), on peut affirmer qu'elle vit dans une certaine aisance : employer jusqu'à 17 ouvriers dans l'exploitation agricole et être propriétaire d'une maison en briques, la seule dans le village, à l'époque, sont des signes qui ne trompent pas.

Septième enfant de la famille qui en compte huit, c'est dès la fin de son école primaire que Jef, comme on l'appelait, commence à travailler dans la ferme familiale. En cela, il fait exception chez les De Veuster puisque ses aînés ont tous poursuivi des études secondaires (et même universitaire pour son frère Auguste). Mais pour lui, il est décidé, dans un premier temps que c'est sur le terrain qu'il apprendrait le métier de son père et de son oncle, négociants en grains.

Devant son insistance, quelques années plus tard, ses parents changent d'avis : comme ses frères et sœurs, Jef poursuivra ses études et c'est l'Ecole Moyenne de l'Etat de Braine, qui est choisie.

Pourquoi notre ville ? Frans et Cato connaissent bien le coin puisque tous les deux ont fréquenté l'Ecole Solvay de Rebecq, établissement réputé, dans lequel ils ont d'ailleurs envoyé Léonce et Gérard, leurs deux aînés. Pour Jef, l'école brainoise, correspond bien à l'orientation commerciale recherchée, et, le détail aura sans doute eu son importance, la gare qui dessert la petite ville sur la ligne de Bruxelles vers la France en rend l'accès plus aisé encore.

L'école est située alors rue Basse – l'actuelle rue Père Damien – à l'emplacement de ce qui est devenu par après le « Cercle Saint-Joseph », bâtiment détruit par un incendie le 7 mai 1972 (bien des Brainois se souviennent de l'événement) et remplacé aujourd'hui par un ensemble de jolies habitations.

Le passage de Joseph chez nous allait être bref mais combien décisif puisque son destin va y basculer...

Une intégration difficile.

Imaginez donc ce jeune flamand de 18 ans se débrouillant à peine en français et débarquant dans une classe d'élèves évidemment bien plus jeunes... Les railleries sont fréquentes mais ce solide gaillard (ce « stoere kerel », comme on dit chez lui) en impose : à Ninde, quelques années de travail à la ferme ont transformé le gamin casse-cou de l'école primaire en jeune homme baraqué qui se fait respecter. Dans une des lettres qu'il écrit à ses parents, il raconte qu'il distribue force coups de règles aux moqueurs. Lors d'une de ces bagarres, on sait aussi qu'il déchire le nouveau pantalon que maman Cato lui a acheté spécialement pour son trousseau de pensionnaire ...

Un apprentissage fructueux. Son désir d'apprendre n'en est pas moins grand... Il remplit tout un cahier de phrases en français, il transforme les balades en leçons de vocabulaire demandant à ses condisciples francophones les mots correspondant à tout ce qu'il observe. Pendant les grandes vacances, il demande même à ses parents de pouvoir prolonger son séjour à Braine afin de ne pas perdre les acquis accumulés jusque là. M. Deru-Lhoir, le responsable de la pension, excellent éducateur chrétien, préoccupé de la formation morale de ses élèves autant que de leur instruction, lui donne régulièrement des cours particuliers.

Le temps des semailles. Certes, le terreau est fertile... L'éducation chrétienne reçue à la maison a déjà conduit ses sœurs, Eugénie et Pauline ainsi que son frère, Auguste, à opter pour la vie religieuse. Certes, le climat est favorable... De 1832 à 1867, plus de cent soixante établissements religieux sont fondés dans le diocèse de Malines !

Certes, le grain est semé dans les règles de l'art... Peu après la rentrée scolaire, une mission est prêchée dans la paroisse brainoise par les Pères Rédemptoristes de Mons. Toute l'école y participe et manifestement, les prêches que Joseph entend à cette occasion le remuent fortement.

Le temps de la germination. Mais, même si toutes ces conditions sont propices à l'éclosion de la vocation de Joseph, il n'en reste pas moins que le projet de ses parents n'est pas celui-là. Joseph peut-il leur imposer d'encore donner un de leurs enfants au Seigneur ?

Pour franchir le pas, il avait besoin de prendre quelque distance avec sa famille. On peut dire que Braine a joué en quelque sorte le rôle de sas indispensable pour lui permettre d'identifier clairement l'appel qu'il ressentait et de s'assurer de sa détermination à suivre la route que sa foi lui traçait. Et c'est chez nous, à la Noël 1858, qu'il prit sa décision et trouva les mots pour l'annoncer à ses parents.

Les voies du Seigneur. Ainsi donc se sont combinées les circonstances heureuses qui ont amené le futur Damien à répondre « oui ». Fallait-il que le Seigneur ait besoin de ce solide gaillard pour élaborer à son intention pareil itinéraire ! Un itinéraire dont Lui seul alors connaissait le but ultime.

De Braine...

Joseph a donc pris sa décision et c'est par lettre qu'il la communique à ses parents. A plusieurs reprises, dans les courriers précédents envoyés du pensionnat brainois, il leur avait laissé entrevoir que son choix de vie constituait sa première préoccupation. Mais cette correspondance de Noël 1858 est capitale.

Même si elle prend, en apparence, la forme d'une demande d'autorisation, cette lettre relève davantage d'une annonce de sa décision ferme et irrévocable avec, pour argument massue (il le leur rappelle en des termes qui peuvent, aujourd'hui, paraître choquants) la volonté divine à laquelle il doit, tout comme eux, indiscutablement se soumettre. M. Gérard Bavay, l'historien bien connu dans notre région, analyse très finement l'ensemble de ce courrier dans le livret qu'il vient d'achever et qui sera en vente à la Maison du Tourisme dès le 7 novembre. Je vous le recommande chaudement !...

Il n'en reste pas moins que cette prise de décision garde et gardera à jamais un côté mystérieux comme toutes les grandes décisions des histoires d'amour, des histoires d'Amour, devrais-je écrire. Même prononcé au terme d'une longue gestation, ce « oui » relèverait-il quelque part du... coup de foudre ?

... à Leuven.

Ici s'achève le chapitre brainois de la biographie de Joseph : il entre au couvent des Pères des Sacrés-Cœurs de Leuven le 3 janvier 1859.

Joseph a-t-il reçu de façon formelle le consentement de ses parents ? Nul ne le sait. On raconte que son père, en le conduisant ce jour-là au couvent, lui a glissé un billet en poche : il l'attendra à la gare jusqu'à l'heure du dernier train pour le raccompagner à la maison dans le cas où il changerait d'avis... Le conduire là-bas c'est en quelque sorte lui accorder cette autorisation mais lui laisser ce message, c'est lui tendre en même temps une dernière perche pour revenir au plan initialement élaboré par la famille...

On sait maintenant, et il le démontrera encore tout au long de sa mission hawaïenne, que Joseph ne change pas d'avis aussi facilement.

Saint ?

Un solide gaillard en qui l'Eglise, ce 11 octobre 2009, reconnaîtra enfin, un saint.

Au-delà d'une histoire peu banale, cette canonisation, nous offre l'occasion de nous interroger à la manière de Gandhi lui-même : « quelle est la source d'un tel dévouement ? ». La place primordiale que la prière et l'Eucharistie tenaient dans sa vie nous laisse entrevoir la réponse : une foi toute simple et pourtant capable de déplacer des montagnes.

Constatons aussi que s'il a pu aller jusqu'au bout de son choix de vie, ce ne fut pas sans conflits et découragements tels que nous les connaissons tous ; le moment, en particulier, où il se découvrit malade fut, on s'en doute, une épreuve très dure devant laquelle, comme Jésus il a prié le Père : « Si tu peux éloigner ce calice... mais néanmoins que ta volonté soit faite... ». Il était simplement homme. Et cela nous rassure : la sainteté n'est pas inaccessible, elle n'est pas réservée à quelques héros hors du commun. Depuis notre baptême, nous y sommes tous appelés. Elle est don de Dieu. Et si la sainteté consistait à accepter ce cadeau ?